

Lubich, Gerhard, *Verwandtsein. Lesarten einer politisch-sozialen Beziehung im Frühmittelalter (6.-11. Jahrhundert)*

Joseph Morsel

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1650>

DOI : 10.4000/ifha.1650

ISSN : 2198-8943

**Éditeur**

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

**Référence électronique**

Joseph Morsel, « Lubich, Gerhard, *Verwandtsein. Lesarten einer politisch-sozialen Beziehung im Frühmittelalter (6.-11. Jahrhundert)* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1650> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1650>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

---

# Lubich, Gerhard, *Verwandtsein. Lesarten einer politisch-sozialen Beziehung im Frühmittelalter (6.-11. Jahrhundert)*

Joseph Morsel

---

Voici incontestablement un livre important, à la fois pour l'histoire de la société du haut Moyen Âge et pour l'histoire de la parenté médiévale. Dans sa thèse d'habilitation, G.L., professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université de Bochum, entreprend d'étudier l'« apparentement » (*Verwandtsein*) à partir d'une étude systématique du vocabulaire des liens de parenté (c'est-à-dire à l'exclusion des termes correspondant aux désignations particulières des parents : père, mère, oncle, etc.), à partir de l'immense corpus de textes désormais digitalisés (*Patrologie latine*, etc.), le choix de la méthode sémantique faisant l'objet d'une présentation en annexe. G.L. part d'une anecdote rapportée par Widukind de Corvey, dans laquelle est évoqué, à propos d'un personnage encore vivant, qu'il est un « ancien parent » (*quondam propinquus*), ce qui s'oppose radicalement à notre conception de la parenté comme reposant, quels que soient les reclassements terminologiques que nous opérons ensuite, sur un lien biologique qui ne peut qu'être constant. C'est donc que l'apparentement médiéval ne correspond pas à ce que nous mettons usuellement sous le terme.

L'étude est menée en deux temps : d'une part l'étude du vocabulaire proprement dit (« La langue de l'apparentement »), ensuite l'étude de l'usage pratique de l'apparentement (« Une histoire de l'apparentement politique »). La partie sémantique est concentrée autour de cinq termes : *affinitas*, *cognatio* et *agnatio*, *consanguinitas*, *propinquitas*, que G.L. étudie successivement dans cinq types de textes : la Vulgate (en tant que base à partir de laquelle la société médiévale forge sa terminologie), les Étymologies d'Isidore de Séville, les textes normatifs (droit ecclésiastique et droit profane), les diplômes et les textes narratifs. G.L. fait ainsi apparaître 1. des écarts significatifs entre les usages terminologiques médiévaux et la matrice sémantique fournie par la Vulgate et Isidore ;

2. des variations sensibles entre les trois derniers types de documents ; 3. néanmoins le rôle clé de la notion de propinquitas par rapport au latin classique (où le terme ne signifie guère que proximité). La partie politique envisage les usages de l'apparentement dans l'histoire socio-politique du haut Moyen Âge, soit comme mode de cohésion interne d'un groupe dominant, soit comme moyen d'asseoir la domination en élargissant la base des obligés. Mais G.L. montre que la solidarité que nous avons tendance à supposer entre des parents n'était non seulement pas systématique mais en outre pas systématiquement attendue (ce qui fait apparaître dans une autre perspective l'élimination par Clovis de divers parents, ou la méfiance des Carolingiens face à leurs parents) ; par ailleurs, le rapport de parenté le plus structurant paraît bien avoir été le mariage, ce qui contraint à remettre davantage encore en question la thèse de la verticalisation parentale de Karl Schmid.

Trois observations (au moins) peuvent toutefois être faites : d'une part, le terme *amicitia* n'a pas été intégré au corpus en tant que notion à étudier, bien que les occurrences du terme (ou d'*amici*) soient très fréquentes dans les divers extraits qu'il cite ; il semble en effet que G.L. considère que l'*amicitia* ne constitue pas un terme parental à proprement parler mais par extension, au sens figuré (cf. p. 6 et 70). Rien ne me paraît pourtant justifier une telle considération, ni les occurrences du terme qu'il présente, ni les usages que l'on connaît pour les siècles postérieurs du terme *freundschaft* : tout laisse penser que les *amici* constituaient un groupe certes plus large que les parents charnels mais qui pouvait aussi ne désigner que des parents (cf. p. 80 : « le plus souvent cependant, une connexion est établie entre *amicitia* et *affinitas*, les deux notions étant parfois pour ainsi dire pensées comme n'en formant qu'une » ; ou encore p. 102 : « Thietmar de Merseburg [...] dit que par *consanguinitas*, l'évêque Brun de Querfurt est devenu pour lui un *amicus* »), apparemment plus par *affinitas* que par *consanguinitas*. L'appartenance de l'*amicitia* au champ de la parenté ne ferait en fait que confirmer ce que le rôle absolument central de la propinquitas signale, à savoir qu'on a affaire à un rapport social dont la démarcation vers l'extérieur est floue, que la distinction entre parents et non-parents n'avait sans doute pas, dans la société médiévale, le caractère tranché qu'on lui connaît dans d'autres sociétés. Ceci pourrait rejoindre la deuxième observation, à savoir le faible intérêt porté à la parenté spirituelle, que G.L. justifie (p. 129) par le faible nombre d'occurrences la concernant : mais sachant d'une part que c'est justement à ce niveau que la démarcation entre parents (= les baptisés) et non-parents (les non baptisés) était tranchée, et d'autre part que dès lors qu'on entreprend d'étudier un système de relations sociales il est particulièrement périlleux d'écarter d'emblée un pan de celui-ci (d'autant que, G.L. le reconnaît, il est considéré comme le « troisième pilier » du système), surtout si le nombre des occurrences à traiter est justement limité (ce qui ne signifie rien de leur caractère significatif !), on peut se demander dans quelle mesure l'examen de « l'apparentement politique » ne constitue pas une réduction injustifiée de la focale. La troisième observation concerne l'absence totale (il n'y a d'ailleurs aucune mention dans l'index) de saint Augustin parmi les auteurs de base (Vulgate, Isidore) : sachant que la société médiévale a lu la Vulgate à travers les commentaires d'Augustin (également disponibles sous forme digitale), on ne peut que s'interroger sur l'opportunité de considérer la Vulgate plutôt qu'Augustin comme la base sémantique à partir de laquelle la société médiévale construit des représentations.

Mais dans tout les cas, il convient de répéter ce qui a été dit d'entrée de jeu : il s'agit là d'un ouvrage fondamental pour la compréhension de l'élaboration du vocabulaire

(latin) de la parenté médiévale et, dans le même temps, de la pertinence des rapports de parenté au sein du système général des rapports sociaux.

Joseph Morsel (Université Paris I – Panthéon-Sorbonne)